

## Du concours au rituel, épluchage et transmission

Ingrid Hall

### Introduction

D'un point de vue étymologique, le mot tradition construit sur la racine latine *traditio* renvoie à la transmission, et même plus précisément à l'acte de transmettre. Qualifier un fait social de tradition, pour les acteurs, c'est supposer une chaîne de transmission d'un élément du passé dans le présent. En anthropologie, il est désormais acquis que la tradition s'actualise et se réinvente en permanence, que sa détention est un enjeu de pouvoir qui doit se comprendre au présent (Pouillon 1975; E. J Hobsbawm et T. O Ranger 1983; Lenclud 1987). Des travaux plus récents montrent à quel point les processus locaux sont influencés par des dynamiques globales (Appadurai 2005; Comaroff et Comaroff 2010; Tsing 2005). Ce contexte peut donner lieu, c'est notamment le cas en contexte aborigène en Australie, à un renouveau des pratiques rituelles (Glowczewski et Henry 2007; Dussart 2004). La performance permet alors non seulement d'assurer la transmission de certains savoirs ou savoir-faire, mais les actualisent en fonction du contexte. Dans cet article, nous allons nous intéresser à la façon dont des connaissances et pratiques relatives à un cultivar paysan de pomme de terre sont transmises et actualisées dans le cadre d'un projet de conservation de la diversité dite « bioculturelle ».

Actuellement, ces connaissances et pratiques sont transmises sous la forme d'un concours d'épluchage de pommes de terre dont l'origine est attribuée à un rituel initiatique tombé en désuétude. En premier lieu, nous allons nous intéresser à la performance telle qu'elle s'est déroulée en 2015 et 2017 tout en nous intéressant à la façon dont le passé est mobilisé par les acteurs à ces occasions. Nous nous intéresserons dans un second temps au contexte spécifique qui donne sens à cette revitalisation de pratiques anciennes. Enfin, nous

reviendrons sur les précautions méthodologiques à adopter pour aborder ce type d'objet.

### **Du concours au rituel**

Dans le Parc de la pomme de terre de Pisac, chaque année, la journée péruvienne de la pomme de terre est fêtée en grande pompe. Le fait que les paysans du Parc aient largement participé à la reconnaissance de cette date par le gouvernement péruvien donne à ces festivités une saveur particulière. La célébration de cette journée permet, dans le Parc, de valoriser le rôle des paysans andins dans la domestication, la sélection et la conservation des cultivars paysans de pommes de terre. Durant cet événement, un moment particulier va retenir notre attention : un concours d'épluchage de pommes de terre. Cette compétition trouve toujours son public parmi les paysans du Parc ainsi que les quelques visiteurs présents, il se déroule dans une ambiance joyeuse.



*Figure (1), Le cultivar Qhachun waqachiy, qui "fait pleurer les belles-filles" (Hall, 2015)*

Cette pomme de terre frappe les esprits avec ses formes généreuses tellement éloignées des pommes de terre lisses plus faciles à éplucher qui sont sur la plupart des étals à travers le monde (voir illustration 1). Son nom aussi est intrigant, en effet Qhachun waqachiy signifie : « qui fait pleurer les belles-filles » ! L'explication généralement

avancée pour expliquer ce nom est la suivante : il s'agissait d'un rituel d'initiation pour les jeunes filles. La pomme de terre demeurant encore aujourd'hui l'aliment principal dans les communautés d'altitude, savoir peler les pommes de terre est important, notamment pour les femmes qui sont en charge de la cuisine.

Le concours oppose les équipes des quatre communautés du Parc qui participent à l'évènement. Chacune d'entre elles est composée d'un homme et d'une femme, souvent un couple mais pas forcément. Chacun est muni d'un couteau et doit peler le plus rapidement possible les quelques tubercules qui leur sont présentés. Une équipe de juges composée de deux ou trois personnes, extérieures aux communautés, est chargée d'observer les équipes qui s'activent, de s'assurer que tout se passe dans les règles et de désigner l'équipe gagnante. Cette épreuve est jalonnée de rires et de blagues, souvent sarcastiques, sur les techniques autant des hommes que des femmes. Le prix correspondant à ce concours représente quelques dizaines de dollars, ce qui en fait un enjeu non négligeable mais pas crucial<sup>1</sup>.

Ce concours n'est pas isolé ; en fait il s'inscrit dans une série de concours (plus d'une dizaine) dont le plus important concerne l'exécution de danses qui débouchent sur la réalisation d'un rituel dédié à la Pachamama (la Terre-mère andine, pour le dire vite), le Papa watay, qui permet d'arrimer l'âme de la pomme de terre (Hall, à paraître). Les concours se sont imposés dans les communautés andines comme une façon d'assurer la participation des populations locales à divers projets de développement. Cette stratégie, utilisée par les organisations de développement étatiques ou non (Asensio 2016), a rencontré un succès particulièrement notable dans les Andes, sans doute parce que l'émulation dans le travail agricole était déjà une valeur importante. Cette formule est d'ailleurs tellement appréciée des paysans, que lors des anniversaires des communautés<sup>2</sup>, de nombreux concours sont désormais organisés. Le concours d'épluchage, cependant, a lieu exclusivement lors des activités liées au Parc de la pomme de terre et notamment pour la journée péruvienne dédiée à ce

---

<sup>1</sup> L'ensemble des prix attribués à une communauté au cours de la journée sera redistribué de façon égale entre les différents participants.

<sup>2</sup> Plus de la moitié des communautés ont été reconnues après la réforme agraire de 1969, et fêter l'anniversaire de leur reconnaissance est important.

tubercule<sup>3</sup>. Les considérations liées au genre, importantes pour l'ONG péruvienne qui coordonne les activités menées dans le Parc, ont mené à la composition d'équipes mixtes. Ce concours est donc pensé en fonction de critères régnant, notamment, dans le monde du développement.

Pendant le concours, les pratiques passées sont évoquées. Pour annoncer le concours, un aîné est sollicité pour expliquer pourquoi ce cultiver « fait pleurer les belles-filles ». Ses paroles, relayées par un puissant système d'amplification du son, accompagnent les gestes précis des concurrents, donnant en quelque sorte un sous-texte aux pratiques contemporaines décrites précédemment. Durant les festivités de 2015, un aîné explique en quechua,

*... Alors le jeune [qui veut présenter sa fiancée à ses parents] l'emmène chez eux et dit « Maman, papa, elle va être ma compagne, c'est elle que je veux ». Et alors la mère, la belle-mère, lui dit « Voyons voir si tu es vraiment ma belle-fille, si tu l'es, pèle cette pomme de terre et là je vais savoir si tu es une femme »*

*Et alors que fait la belle-fille ? Elle prend peur « Comment je vais peler cette pomme de terre maintenant ? Peut-être que je vais aplanir ses yeux et la rendre plus lisse ? » Et elle a peur « Je vais pouvoir ou non ? »*

(Aîné du Parc de la pomme de terre, 2015)

D'après ce qui précède, il s'agit donc pour une jeune fille de montrer à sa future belle-mère qu'elle est digne d'être la compagne de son fils. La forme de ce tubercule rend l'épreuve difficile, même avec une bonne technique. Qui plus est les pelures doivent être fines et le tubercule épluché doit garder la forme initiale<sup>4</sup>...

Il est intéressant de noter que l'aîné qui prend le micro se réfère en quechua à une époque révolue (*nawpaq tiempopi*) et utilise un temps qui indique que lui-même n'a pas assisté aux pratiques en question, mais qu'il en a entendu parler par un tiers. On peut se demander

---

<sup>3</sup> Cette épreuve avait également été organisée dans le cadre de la célébration de la Saint-Valentin, mais devant le peu de succès rencontré, cette initiative n'a pas perduré.

<sup>4</sup> Le niveau d'exigence est élevé comme j'ai pu le constater à titre personnel.

pourquoi il a été jugé le plus à même d'évoquer le sujet. En fait, il semble bien qu'aucun de mes interlocuteurs n'y ait assisté. Ceci laisse supposer que la pratique est tombée en désuétude il y a plus de 50 ans.

Le discours a lieu en quechua, langue dans laquelle l'orateur est plus à l'aise, ce qui indique également que son discours est avant tout destiné à la population locale (largement majoritaire, seul un nombre restreint de visiteurs vient de l'extérieur), et tout particulièrement aux jeunes qui n'ont peut-être pas eu l'occasion d'entendre ces récits. L'organisation de ce concours permet ainsi de se remémorer un ancien rituel abandonné et de transmettre cette mémoire aux plus jeunes. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'une dynamique purement endogène, des acteurs externes participent à ce processus de remémoration.

### **Une variété emblématique de l'importance de la culture pour la conservation de la biodiversité**

Cette revalorisation s'inscrit dans un projet spécifique, qui lui donne sens. En effet, le Parc de la pomme de terre est emblématique de la conservation bio-culturelle développée par l'ONG péruvienne ANDES (Asociación para la naturaleza y el desarrollo sostenible) (Graddy 2013). La double conservation, qui prend en compte conjointement les dimensions biologiques et culturelles de la conservation de la biodiversité, a surgi dans les années 1990 (Dumoulin 2007). Cette proposition, issue d'acteurs académiques et activistes, découle d'un constat : la biodiversité est la plus importante là où la diversité linguistique l'est également (Maffi 2001). Selon Maffi, ceci est lié au fait que les connaissances relatives aux ressources naturelles et à leur conservation sont exprimées dans les langues locales et se transmettent avec elles. La perte de diversité linguistique implique donc la fragilisation des connaissances et par conséquent celle des pratiques de gestion de la biodiversité. Elle met donc en péril la conservation de la biodiversité. Au sein de l'ONG ANDES, cette réflexion est menée plus avant ; l'accent est mis sur l'importance des pratiques sociales et culturelles pour la conservation.

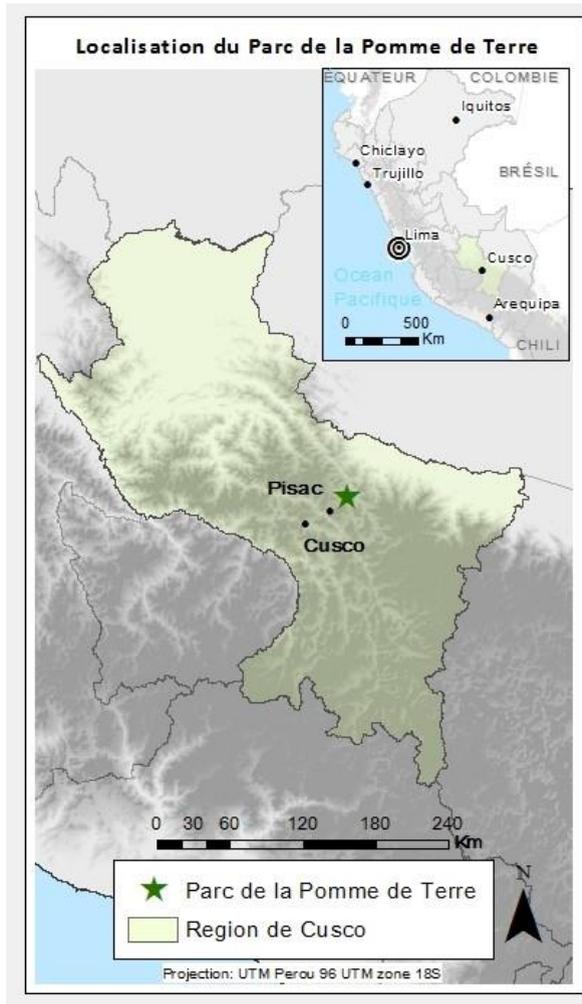


Figure (2), Localisation du Parc de la pomme de terre (Uribe-Albornoz 2019)

Dans un tel cadre, les récits et les pratiques associées à un cultivar sont autant d'arguments montrant l'importance de la culture pour la conservation de la biodiversité. La référence au rituel initiatique est dans ce cadre un exemple saisissant de l'importance culturelle de certains cultivars. La dimension spirituelle associée aux rituels vient

par ailleurs souligner l'importance culturelle de la pratique ainsi mise en exergue.

Ce type d'arguments contribue à faire reconnaître les droits des paysans sur les ressources créées par leurs ancêtres et qu'ils contribuent à conserver dans leurs parcelles. En effet, ce type de ressources biologiques fait l'objet d'une protection internationale dans le cadre de la Convention sur la diversité biologique créée en 1992 suite au Sommet de la terre à Rio. La législation concernant les droits de propriété intellectuelle sur le vivant a été pensée sur le modèle du droit industriel et elle protège ceux qui mettent au point de nouvelles variétés à travers des certificats d'obteneurs (système international pour la protection des obtentions végétales, UPOV) (Halewood, López Noriega, et Louafi 2013; Bonneuil et Thomas 2009). Les autres ressources végétales et génétiques relèvent d'un bien commun de l'humanité, à ce titre les populations qui ont créé et conservent ces ressources et en dépendent ne voient pas leur labour reconnu (Bonneuil Christophe 2011). Pire, le droit de vendre ou même d'échanger des semences qui ne sont pas commerciales peut être remis en cause. Dès 1992, la Convention sur la diversité biologique (CDB) initie une réflexion sur la façon de reconnaître les droits sur le vivant des populations locales et autochtones avec l'article 8 sur la conservation *in situ*<sup>5</sup>, en protégeant les savoirs environnementaux des peuples autochtones et des communautés locales (article 8j). Faire reconnaître l'importance de la dimension culturelle des savoirs environnementaux permet donc d'aller dans le sens d'une meilleure prise en compte de ces savoirs et de militer en faveur d'une meilleure prise en compte des droits des populations concernées et de penser au partage des avantages liés à l'utilisation de ces ressources<sup>6</sup>.

Le cas de la pomme de terre est emblématique des droits qui pourraient ou devraient être attribués aux communautés locales et indigènes. En effet, la pomme de terre a été domestiquée dans les

---

<sup>5</sup> La conservation *in situ* s'oppose à la conservation *ex situ* dans des banques de semences. L'usage de *in situ* renvoie ici au fait que les cultivars sont conservés dans les parcelles des paysans (S. Brush 1995; Nazarea et Rhoades 2013).

<sup>6</sup> Je fais ici référence aux règles d'accès et de partage justes et équitables des avantages Protocole de Nagoya 2010.

Andes centrales il y a cela 7000 ans (Dillehay, Bonavia, et Kaulicke 2004). De ce fait, c'est dans cette région du monde que se trouve la plus grande biodiversité de cultivars paysans (*landraces*) au monde, laquelle résulte du long labeur de domestication puis de sélection menée par des générations de paysans andins. Ces cultivars paysans ne sont pas issus du secteur agro-semencier industriel ; contrairement aux variétés commerciales qui sont toutes génétiquement identiques, elles présentent une très grande diversité génétique intravariétale (ce qui justifie de parler de cultivars et non de variétés) (Haan 2009; S. B. Brush 2000).

Aujourd'hui encore, la grande majorité des 3000 cultivars paysans connus à ce jour sont encore semés, récoltés et consommés par des paysans andins. Le fait que ce tubercule soit encore la source principale d'alimentation dans les communautés contribue grandement à leur conservation *in situ*. Les jeunes héritent souvent des cultivars de leurs parents, puis ils en obtiennent d'autres à travers différents types d'échanges ou de transactions. Les paysans connaissent le nom quechua (ou aymara si dans la zone l'aymara domine) et les spécificités agronomiques de nombreuses variétés (De Haan et al. 2006). Les femmes ont des savoirs fins concernant leurs spécificités et qualités culinaires ainsi que thérapeutiques. De nombreux cultivars font l'objet de récits, et éventuellement certaines pratiques spécifiques leur sont associées, comme dans le cas de la Qhachun waqachiy. Ainsi, les paysans andins qui préservent encore la biodiversité créée par leurs ancêtres, ont-ils des connaissances approfondies à leur sujet.

La pomme de terre est le troisième aliment au niveau mondial en termes de consommation d'après la FAO, les enjeux financiers sont ainsi particulièrement importants. C'est un végétal de première importance, aussi il apparaît légitime que les paysans andins bénéficient d'une façon ou d'une autre de droits sur les ressources que leurs ancêtres ont contribué à créer et qu'ils conservent encore aujourd'hui.

Dans ce cadre, identifier ces pratiques à un rituel permet de faire un pas supplémentaire, à savoir mettre en avant leur dimension spirituelle. Ce pas de plus permet de souligner les différences

ontologiques entre les populations autochtones et les acteurs qui ont une conception naturaliste (au sens de Descola 2005) de la nature. En effet, dans des arènes internationales comme la Convention sur la diversité biologique, cette spiritualité permet de montrer que le rapport à l'environnement de ces populations – identifiées à des populations autochtones – est distinct de celui des populations dites occidentales. Par ailleurs, l'argument ontologique permet de rassembler des populations autochtones qui ont par ailleurs des conceptions et des pratiques fort différentes en opérant comme un dénominateur commun.

Dans ce contexte, l'organisation du concours d'épluchage de la pomme de terre « Qhachun waqachiy » apparaît comme un « political statement », qui permet d'insister sur l'importance de la dimension culturelle (voire ontologique) de la conservation de la biodiversité de la pomme de terre, et donc sur celle de reconnaître les droits des paysans andins. Pour toutes ces raisons, la « Qhachun waqachi » est devenue une star bioculturelle, emblématique des cultivars paysans dans le Parc de Pisac et dans les Andes.

### **La quête des origines et ses surprises**

Lors du travail de terrain, quoique tout à fait claire théoriquement parlant sur le fait qu'une recherche anthropologique ne consiste pas à identifier les pratiques originelles, et que l'authenticité est avant tout un enjeu de pouvoir, j'ai été confrontée à la question de l'origine des pratiques d'une façon troublante. La question s'est révélée plus complexe que prévu : la boîte noire avait un double fond. Cet exemple permet de revenir sur certaines précautions méthodologiques à prendre quand on travaille sur la transmission dans des contextes contemporains globalisés.

Le caractère originel du rituel d'initiation féminine était amené avec force décibels lors du concours d'épluchage. Mes interlocuteurs, au début de mon terrain, validaient ce discours que j'ai ainsi pris pour acquis. Ce passage du rituel d'initiation au concours m'apparaissait une innovation créative. Mais au fur et à mesure de la recherche, cette certitude a été bousculée, ce qui n'a fait qu'accroître mon intérêt tout en me déstabilisant un peu.

Il est ici important d'expliciter que ce thème ne faisait pas l'objet d'une recherche en soi, j'assistais à ces concours avec un intérêt amusé. En fait, je menais alors une recherche sur la classification vernaculaire des pommes de terre, et de façon surprenante, c'est ce qui a contribué à bousculer mes certitudes. Il s'avère que pour identifier un certain type de pommes de terre, les *wayku papa* ou pommes de terre à cuire à l'étouffée ou à bouillir<sup>7</sup>, mes interlocuteurs indiquaient avec persistance le fait qu'il ne fallait pas « les couper avec un couteau » (*meterles cuchillo*). Ceci signifie que ces pommes de terre doivent être cuites avec leur peau et ne peuvent être pelées qu'après cuisson. Le risque est, d'après mes interlocuteurs, que les tubercules pleurent – en effet, ils sont réputés être vivants – et que cela entraîne une baisse de la production de ce type de pommes de terre à la fois essentielles pour l'alimentation et parmi les plus valorisées pour leur texture et leur goût. Ce sont par ailleurs souvent ces cultivars qui sont offerts à des hôtes ou lors de festivités comme des mariages.

Or, j'ai fini par recouper cette information avec le concours d'épluchage de pommes de terre et l'épreuve initiatique : la qhachun waqachy est l'une de ces *wayku papa*, elle en est même devenue l'emblème. On ne peut donc théoriquement pas « leur mettre de couteau » sans les cuire. La pratique qui était donc présentée comme un rituel d'initiation perdait donc son sens et l'ensemble des témoignages leur véracité... Sur cette base, j'ai alors de nouveau demandé à mes interlocuteurs ce qu'il en était de cette ancienne pratique. C'est alors qu'il est apparu qu'ils n'avaient effectivement jamais assisté au rituel mais qu'ils en avaient éventuellement entendu parler par leurs parents. Et ils reconnaissaient - gênés - que ce n'était pas logique de l'éplucher crue. Après un moment d'inconfort, l'un d'entre eux m'a indiqué que c'est à partir du nom de la pomme de terre que le récit de l'épreuve initiatique avait pris forme. Le nom, lui,

---

<sup>7</sup> Sur la classification vernaculaire des pommes de terre natives dans les communautés de la région de Cusco, se référer au texte synthétique de De Haan et *ali* (2006). Parmi les pommes de terre cultivées (*tarpu papa* en quechua), les paysans andins distinguent celles qui sont à cuire (*wayku papa*) de celles qui sont à peler de celles qui sont amères et doivent être déshydratées (*ruki papa*) (Hall 2018).

était effectivement présent et ce récit du rituel initiatique faisait une belle histoire.

Dans la mesure où j'obtenais des réponses embarrassées des paysans, je me suis alors tournée vers les spécialistes de la pomme de terre travaillant pour diverses institutions. Eux étaient plus à l'aise de dire que ce rituel avait bien existé, qu'ils y avaient assisté quelques fois. Comme peu d'entre eux s'intéressent au système de classification vernaculaire des pommes de terre, celui-ci n'étant pas pris très au sérieux, la dimension paradoxale de cette pratique initiatique ne leur était pas apparue.

Il est ensuite devenu évident que cette idée provenait en grande partie des agronomes ou botanistes spécialistes de la pomme de terre, ayant voyagé dans de nombreuses communautés andines. Ce récit a notamment été publicisé dans le cadre d'un projet de valorisation commerciale des pommes de terre paysannes mené à la fin des années 1990 et au début des années 2000 au Pérou, l'initiative Papas andinas. Ce projet, coordonné par le Centre international de la pomme de terre (CIP) et financé par la coopération internationale, visait à montrer l'importance des cultivars natifs dans les pays andins et à créer des débouchés commerciaux pour certaines variétés natives<sup>8</sup>. Une campagne avait alors été réalisée, avec une série d'affiches sur lesquelles des pommes de terre paysannes apparaissent en gros plan, leurs formes étranges esthétiquement sublimes et accompagnées d'une courte légende souvent humoristique. L'une de ces affiches représentait la Qhachun waqachiy (voir Figure 3), le commentaire indiquait : « Pèle-nous d'un seul trait... et tu prendras mari. Dans la culture andine, nous avons de nombreux rites et traditions. Peler la " pomme de terre de la belle-mère ", l'une de nos variétés, est l'épreuve [que doit passer] la jeune fille qui souhaite se marier ». Et autant dire que le degré d'exigence était accru : il fallait peler le tubercule d'un seul geste en plus !

---

<sup>8</sup> Sur ce sujet, on peut se référer au document coordonné par Ordinola (2009).



Figure (3), Affiche de la campagne  
Redécouverte des pommes de terre andines<sup>9</sup>

Le fait que les paysans, même les aînés, n'aient fait qu'entendre parler de ces pratiques a favorisé l'adoption de ce discours qui donnait un sens au nom vernaculaire de ce cultivar. La formulation de ce discours semble donc être une construction récente relevant largement des professionnels de la pomme de terre paysanne. Son adoption est à replacer dans un contexte où l'on cherche à valoriser ces variétés dans un premier temps, puis à revendiquer des droits sur ce type de cultivars. Cette conclusion bouscule donc la chaîne de transmission mise en avant dans le discours officiel.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là ! Un agronome spécialisé et possédant une grande expérience dans les communautés paysannes des Andes a écouté mes doutes. Et tandis que j'expliquais ce qui me gênait, il s'est alors écarté du discours officiel auquel il avait tout d'abord adhéré. Il m'a alors indiqué une tout autre voie. Selon lui, il

<sup>9</sup>[https://issuu.com/iniciativapapandina/docs/campana\\_redescubriendo\\_papas\\_nativas](https://issuu.com/iniciativapapandina/docs/campana_redescubriendo_papas_nativas), site consulté le 23/09/2019.

y avait bien une épreuve initiatique, mais la morale était tout autre : la belle-fille devait refuser de peler la pomme de terre à vif. Par ce refus, elle montrait qu'elle connaissait bien les pommes de terre et le respect qui devait leur être manifesté pour que la famille ait de bonnes récoltes. Conçue en ces termes, l'épreuve portait sur l'acquisition d'un ensemble de savoirs relatifs aux pommes de terre : la classification, le fait que les tubercules sont vivants et qu'il faut respecter certains usages ainsi que la façon dont les différents types doivent être préparés. Ceci faisait écho avec d'autres formes de respect qui doivent être manifestées encore aujourd'hui : pour la récolte ou le tri des semences, on doit se déchausser par exemple. On trouve donc ici l'importance de maintenir des liens de respect et de réciprocité entre humains et non humains, ce qui est souligné avec emphase dans le concept de Bien vivre (Sumaq kawsay)<sup>10</sup>.

Je dois dire que cette version me plut tout de suite beaucoup : non seulement elle résout le paradoxe (on ne met pas de couteau dans le tubercule cru), mais elle me semble aussi cohérente avec le type d'humour pratiqué dans les communautés où on aime la provocation, notamment envers les plus jeunes qui doivent faire leurs preuves pour devenir des adultes dignes de respect.

Ceci ne constitue pas une preuve, mais ébauche une autre piste de réflexion, plus ouverte et plus ludique aussi. Il s'agissait sans doute d'une pratique moins formelle que ce que l'on laisse entendre aujourd'hui. Je m'incline à penser que la jeune fille était sans doute testée autant sur ses connaissances sur les pommes de terre que sur son habileté à peler ces tubercules. Mais peut-être plus important encore, elle devrait montrer comment elle se tirait de ce mauvais pas, montrant notamment son sens de la répartie. Car à n'en pas douter, cela devait être l'un de ces contextes bruyants et joyeux dans lesquels on rit beaucoup, souvent aux dépens les uns des autres. Cette dimension ludique de la sociabilité dans les Andes étudiée par Riveri (2019), pourrait bien ici être importante !

---

<sup>10</sup> Ce concept, développé notamment par de la Cadena (2015) dans le cas péruvien, a fait l'objet d'une reconnaissance institutionnelle en étant inscrit dans les constitutions de la Bolivie et de l'Équateur en 2008 et 2009.

## Conclusion

Il semble ainsi que les pratiques relatives à la Qhachun waqachi aient été moins formelles que celles qui sont évoquées dans le discours faisant désormais référence. Il s'agissait sans doute d'une épreuve initiatique ludique destinée à intégrer la belle-fille dans la famille de son conjoint. La mise en avant d'un rituel plus rigide semble avant tout avoir été élaborée par les professionnels de la pomme de terre pour valoriser des cultivars natifs de ce type. Ce cultivar, parce qu'il a un nom évocateur et des formes suggestives, permettait de cristalliser différents aspects simultanément : c'est un support esthétique et narratif idéal. Il a d'abord permis de mettre en avant de façon ludique les cultivars natifs en vue d'une dynamisation de la production et du commerce des tubercules andins.

Pour d'autres acteurs, dont l'ONG qui promeut la conservation bioculturelle de la biodiversité, la référence à ce rituel initiatique permet de mettre en avant l'importance des pratiques culturelles dans la conservation de cette biodiversité. Ce récit, qui outre la dimension culturelle met en exergue une différence ontologique.

Dans les communautés, ce concours et la référence aux coutumes locales permet de transmettre certaines connaissances relatives aux pommes de terre, de valoriser les savoirs dont les paysans sont détenteurs et qui généralement ne sont pas du tout pris en compte. C'est ainsi que désormais les paysans ont renouvelé leur intérêt pour ce cultivar : souvent une petite poignée de ces tubercules est offerte à celui ou celle qui achète des pommes de terres paysannes.

Tout ce travail de reformulation permet de transmettre des connaissances sur les pommes de terre aux plus jeunes, de montrer qu'ils peuvent être fiers du labeur accompli par leurs parents, grands-parents et ancêtres plus lointains. Dans un contexte où ces jeunes, de plus en plus formés, ont tendance à délaisser l'agriculture et plus particulièrement la culture de la pomme de terre si éprouvante et si peu rentable actuellement, c'est important.

La morale de cette ethnographie est qu'il est important de ne pas se laisser prendre au jeu de cette quête des origines, surtout sur un terrain influencé par des dynamiques globales. Il faut garder en tête que le

récit de la transmission est un enjeu de pouvoir et qu'il doit être analysé à l'aune du présent.

Je laisserai au présentateur de la journée péruvienne de la pomme de terre les mots de la fin : « [Notre aîné] nous a dit de belles choses sur la pomme de terre Qachun waqachi. Alors jeunes femmes, apprenez dès maintenant à éplucher. Mères, apprenez aux jeunes femmes à éplucher, sinon elles pourraient en pleurer. »

## Références

- Appadurai, Arjun. 2005. *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*. Mineapolis / London: University of Minnesota press.
- Asensio, Raúl Hernández. 2016. *Los nuevos Incas. La economía olítica el desarrollo rural andino en Quispicanchi (2000-2010)*. Lima: IEP.
- Bonneuil, Christophe. 2011. « Des ressources génétiques à la biodiversité cultivée. » *Revue d'anthropologie des connaissances* 52 (2) : 206-233.
- Bonneuil, Christophe et Frédéric Thomas. 2009. *Gènes, pouvoirs et profits: recherche publique et régimes de production des savoirs de Mendel aux OGM*. Versailles, Lausanne: Editions Quae /Fondation pour le progrès de l'homme.
- Brush, Stephen. 1995. « In situ conservation of landraces of crop diversity. » *Crop science* 35 (2) : 34654.
- Brush, Stephen. 2000. *Genes in the Field: On-Farm Conservation of Crop Diversity*. IDRC.
- Cadena, Marisol de la. 2015. *Earth Beings: Ecologies of Practice across Andean Worlds*. Durham: Duke University Press.
- Comaroff, John L. et Jean Comaroff. 2010. *Ethnicity, Inc*. Chicago: Univ. of Chicago Press.
- De Haan, Stef, Merideth Bonierbale, Marc Ghislain, Jorge Núñez et Guillermo Trujillo. 2006. « Indigenous biosystematics of Andean potatoes: Folk taxonomy, descriptors and nomenclature. » Dans *VI International Solanaceae Conference : Genomics Meets Biodiversity* 745 : 89-134.
- Descola, Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- Dillehay, Tom D., Ducio Bonavia et Peter Kaulicke. 2004. « The First Settlers. » Dans *Andean Archaeology*, Édité par Helaine Silverman, 1634. Blackwell Studies in Global Archaeology. Malden, MA: Blackwell Publishing Ltd.
- Dumoulin, David. 2007. « Grandeur et décadence de la double conservation dans les arènes internationales. » *Quaderni* 64 (1): 2335.

- Dussart, Françoise. 2004. « Montrer sans partager, présenter sans proférer: Redéfinition de l'identité rituelle chez les interprètes rituelles warlpiri. » *Anthropologie et Sociétés* 28 (1): 67-87.
- Hobsbawm, Eric et Terence Ranger. 1983. *The Invention of Tradition. Past and Present Publications*. Cambridge Cambridgeshire ; Cambridge University Press, New York.
- Girard, Fabien et Christine Frison. éd. 2018. *The Commons, Plant Breeding and Agricultural Research: Challenges for Food Security and Agrobiodiversity*. New York, NY : Routledge.
- Glowczewski, Barbara et Rosita Henry. éd. 2007. *Le défi indigène: entre spectacle et politique*. Montreuil: Aux lieux d'être.
- Graddy, T. Garrett. 2013. « Regarding biocultural heritage: In situ political ecology of agricultural biodiversity in the Peruvian Andes. » *Agriculture and Human Values* 30 (4) : 587604.
- Haan, Stef de. 2009. *Potato Diversity at Height*. International Potato Center.
- Halewood, Michael, Isabel López Noriega et Sélim Louafi. 2013. « The global crop commons and access and benefit sharing laws. Examining the limits of international policy support for the collective pooling and management of plant genetic resources. » Dans *Crop genetic resources as a global commons : challenges in international law and governance*. Sous la direction de Michael Halewood, Isabel López Noriega, et Sélim Louafi, 136. Abingdon, New York: Earthscan Routledge.
- Hall, Ingrid. 2018. « Les ancêtres au prisme des pommes de terre non domestiquées. Une perspective andine. » *Frontières* 29 (2).
- Lenclud, Gérard. 1987. « La tradition n'est plus ce qu'elle était... » *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe* 9 : 11023.
- Maffi, Luisa. 2001. *On Biocultural Diversity : Linking Language, Knowledge, and the Environment*. Washington, DC: Smithsonian Insitute Press.
- . 2005. « Linguistic, Cultural, and Biological Diversity. » *Annual Review of Anthropology* 34 (1) : 599617.
- Nazarea, Virginia D. et Robert E. Rhoades. 2013. « Conservation beyond Design: An Introduction. » Dans *Seeds of Resistance, Seeds of Hope: Place and Agency in the Conservation of*

- Biodiversity*. Sous la direction de Jenna Andrews-Swann, Virginia D. Nazarea, et Robert E. Rhoades, 318. University of Arizona Press.
- Ordinola, M., André Devaux, K. Manrique et C. Fonseca. 2009. *Generando Innovaciones para el Desarrollo Competitivo de la Papa en el Perú*. Lima: CIP.
- Pouillon, Jean. 1975. « Tradition : transmission ou reconstruction. » Dans *Fétiches dans fétichisme*. Paris: Maspero.
- Riveri, Camille. 2019. « La farce verbale quechua. Une ethnographe en pays burlesque et érotique ». Thèse d'anthropologie sociale et ethnologie, Paris: EHESS.
- Thomas, Frédéric. 2015. « Un régime sui generis pour la biodiversité cultivée. » Dans *Le pouvoir de la biodiversité: néolibéralisation de la nature dans les pays émergents*. Sous la direction de Frédéric Thomas et Valérie Boisvert, 93115. Marseille; Versailles: IRD éditions ; Éditions Quae.
- Thomas, Frédéric et Valérie Boisvert, éd. 2015. *Le pouvoir de la biodiversité: néolibéralisation de la nature dans les pays émergents*. Marseille; Versailles: IRD éditions ; Éditions Quae.
- Thomas, Frédéric et Geoffroy Filoche. 2015. « Le partage des avantages, une nouvelle étique pour la biodiversité ? » Dans *Le pouvoir de la biodiversité: néolibéralisation de la nature dans les pays émergents*. Sous la direction de Frédéric Thomas et Valérie Boisvert, 4364. Marseille; Versailles: IRD éditions ; Éditions Quae.
- Tsing, Anna Lowenhaupt. 2005. *Friction : An Ethnography of Global Connection*. Princeton, NJ: Princeton University Press.